

Romuald Giulivo

Sans un mot



Le livre

Louna a quinze ans et des parents qu'elle trouve égoïstes, lointains, car insensibles au sort des migrants en difficulté qu'elle voit partout autour d'elle. Après avoir échoué à les convaincre d'accueillir une famille entière, Louna enlève le petit Mirhan devant son école, estimant qu'il est de son devoir de soustraire le jeune clandestin à la police qui le recherche et le renverra sans doute dans son pays. Sans le soutien de son petit ami Thomas, qui refuse lui aussi de l'aider, c'est pour Louna –et Mirhan– une longue nuit de cavale qui s'annonce, un véritable jeu de cache-cache avec les autorités. Mais la situation est-elle bien comme la jeune fille nous la raconte ?

L'auteur

Romuald Giulivo est né en 1973 à Provins. Architecte naval de formation, il se consacre désormais à l'écriture et aux musiques improvisées.

Romuald Giulivo

Sans un mot

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

À ma grande sœur

« Deux policiers se présentent à l'école Ferdinand-Buisson de Montauban. Selon RESF, ces derniers ont affirmé au directeur de l'école que les parents d'Armen, 7 ans, ont eu un accident, et que l'enfant doit les accompagner. En réalité, la famille Vera a été arrêtée lors d'un contrôle routier et a été placée en centre de rétention. »*

« Trois gendarmes en civil se présentent à l'école primaire de Langeac, une commune de Haute-Loire de 4 000 habitants. Ils viennent chercher Vazgen, 6 ans. La veille, son père, un Arménien de 27 ans, avait été arrêté pour un vol de carburant. Sous le coup d'une obligation de quitter le territoire depuis plusieurs mois, l'homme a été placé en rétention. »

« Une mère de famille d'origine tchéchène, dont la demande de permis de séjour est en cours d'examen, est arrêtée en pleine rue et emmenée au centre de rétention de Nîmes. Selon RESF, les forces de police décident de chercher les enfants de la jeune femme, Zacre et Aioup, scolarisés en primaire et en maternelle, afin d'accélérer la procédure d'expulsion. »

Extraits d'un article du Figaro, 16/10/2013

* Réseau éducation sans frontières.

16 h 30, quelque part à l'air libre

Quand j'entends la sonnerie, j'arrête de réfléchir. J'approche de la maternelle et je sens que c'est pour aujourd'hui.

Devant la maternelle, il y a les parents qui discutent. Des rangées de poussettes sur la chaussée, des grappes de voitures en double file. Je connais par cœur les visages, les plaques d'immatriculation. J'assiste à la scène chaque mardi depuis la rentrée et j'en connais les moindres détails. Tout est comme d'habitude. Tout sauf l'agent qui fait la circulation sur le passage piéton. D'habitude, c'est une jolie métisse avec un gilet jaune fluo. Pas un officier de police barbu avec un pistolet à la ceinture.

J'entends les enfants qui courent sur le pavé, qui se jettent dans les bras de leur mère, mais je ne les regarde pas encore. Je regarde le bout de la rue. La bouche de métro est là, à cent mètres. Pour y parvenir, il faut contourner les poubelles qui encombrent le trottoir, puis éviter le parking à vélos et les gens massés devant le bureau de tabac. J'ai refait vingt fois ce chemin, repéré les obstacles. Je sais que je peux réussir. Même s'ils sont plusieurs. Même s'il y en a d'autres qui se cachent parmi les passants ou dans un camion banalisé.

Je ne me sens pourtant pas tranquille. Je guette de nouveau la maternelle et je me dis que je ne fais rien de mal. Que je ne suis pas du côté des brutes, que j'attends juste mon petit frère. Je me dis ça et il apparaît.

Au début, je ne parviens pas à le reconnaître. C'est forcément lui puisque tous les parents sont partis, toutes les voitures ont redémarré. Personne n'est venu le chercher, il est soucieux et le policier l'observe de travers.

Il n'est pas comme je l'imaginai. Originaire de Syrie, d'Afghanistan ou d'Érythrée. Habillé chez Emmaüs, avec un pantalon rapiécé et des baskets trouées. En réalité, mon petit frère a une bouille ronde et des taches de rousseur. Et puis un jean Gap et une paire de Kickers toute neuve.

J'ai appris heureusement à me méfier des apparences. Je sais que la couleur de peau ne compte pas. Qu'elle ne fait ni l'intelligence ni la souffrance. Alors je profite de l'inattention de l'institutrice qui abandonne la porte de l'école un instant pour répondre au téléphone, alors j'inspire, traverse la chaussée et vais l'embrasser. Je vais rejoindre mon petit frère et je l'embrasse pour la première fois.

– N'aie pas peur, je murmure à son oreille. Je ne les laisserai pas t'emmener.

Il me fixe, pose sa main gauche sur mon bras. Dans la droite, il tient la carcasse d'un ours en peluche. Un doudou couvert de crasse, auquel il manque une jambe.

– Tu dois me faire confiance. C'est dur, mais tu n'as pas le choix. Je m'appelle Dinah et je suis venue te sauver.

Tout de suite, je sens qu'il comprend. Je le sens à sa façon

de regarder autour de nous. De coller sa joue à mon épaule lorsque je le hisse dans mes bras, de respirer contre ma poitrine. Je sens qu'il n'est pas surpris et ça me tord le ventre. Je n'ai rien à lui expliquer. Il sait tout. Les arrestations abusives, les centres de rétention, les tests ADN, les reconduites à la frontière. Il sait toutes ces choses qu'un enfant de son âge ne devrait pas savoir.

– Personne ne te fera de mal, je te le promets. Maintenant je suis là.

Je lui dis d'autres mots rassurants, je remonte sa capuche sur sa tête, puis le repose au sol et lui dis qu'il faut y aller avant le retour de l'institutrice.

J'ai à peine dit ça qu'il attrape ma main et me tire en direction du métro. Comme s'il avait deviné que moi aussi je suis inquiète. Que moi aussi j'ai besoin d'aide.

On marche sur le trottoir et j'ai l'impression de parcourir des kilomètres. On dépasse les poubelles sans avoir à les renverser derrière nous, on traverse la mêlée de fumeurs sans avoir à s'y cacher. L'agent sur le passage piéton ne s'est pas lancé à notre poursuite. Ses collègues n'ont pas jailli de la foule. Pas encore.

On parvient devant le métro et, pendant une seconde, je crois avoir gagné. Pendant une seconde seulement. J'aperçois ensuite la voiture qui déboule sur le boulevard. Je vois le gyrophare, j'entends la sirène et je sens l'angoisse qui revient.

La voiture pile à notre hauteur, un policier en sort. Je fais celle qui n'a rien à se reprocher et je descends les marches lentement. Puis le policier crie quelque chose et je panique.

Il dit : « Arrêtez-vous ! » ou « Les mains en l'air ! », je ne sais pas réellement, mais j'imagine. Il crie et je reprends mon petit frère dans les bras et je dévale les escaliers.

Je bouscule les gens pour atteindre les tourniquets. Je me colle derrière un homme en djellaba, qui me sourit et me tient le portillon. Je n'ai pas le temps de le remercier. Mon petit frère se met à pleurer et je le serre plus fort contre moi. Je lui dis encore : « N'aie pas peur » et je cours pour attraper le métro.

– Je ne les laisserai pas t'emmener, je répète quand les portes du wagon se referment sur nous. Je ne les laisserai pas t'enfermer, te renvoyer ou te rejeter à la mer. Je m'appelle Dinah et maintenant je suis ta sœur.

17h 00, quelque part sous la terre

Mon petit frère s'est endormi. Il a pleuré pendant trois stations, puis il a fini par s'écrouler de fatigue. Il dort à genoux sur la banquette, la tête enfouie dans mon anorak.

Je ne sais pas comment il fait, sûrement a-t-il l'habitude. De s'assoupir sur un strapontin du métro, de passer la nuit sur un banc dur comme la pierre ou sur le sol d'une cellule. Je ne vois que ça. Je suis incapable de fermer les yeux. Je suis tendue et j'ai du mal à respirer.

Ça fait des mois que j'imagine ce moment, mais c'est différent de vivre les choses pour de bon. Quand on imagine les choses, on ne voit pas forcément où sont les vrais problèmes. Le problème, ce n'était pas d'échapper à la police. Je suis même contente de les avoir vus d'aussi près, ça me rassure, ça confirme mes intuitions. Non, le vrai problème, c'est pour bientôt. Quand mon petit frère va se réveiller et qu'il va falloir lui dire la vérité. Celle qu'on entend tous les jours à la radio, qu'on lit tous les matins dans la presse. Les charters et les hommes et les femmes menottés. Les familles séparées, les vies brisées. Je me suis promis de ne jamais lui mentir, mais je réalise que la suite va être compliquée.

Et je ne parle pas de ce qui va arriver ce soir, lorsque mes parents vont rentrer. Lorsqu'ils vont débarquer de l'aéroport tout bronzés et que je vais leur présenter mon petit frère.

Je sais qu'ils vont encore me prendre pour une folle. Ils vont encore me dire : « Où vas-tu chercher tout ça ? » ou « Sur quelle planète vis-tu, ma pauvre Dinah ? » J'aurais beau leur montrer les articles de journaux que j'entasse dans un classeur, j'aurais beau leur jurer que c'est eux qui sont aveugles, que c'est eux qui ne vivent pas dans le même monde, j'aurais beau faire tout mon possible, ça ne servira à rien. Ils vont me redire exactement les mêmes inepties que cet hiver.

Cet hiver, j'ai eu l'idée de nous inscrire comme famille d'accueil auprès d'une association. C'était en novembre. Le thermomètre du balcon était bloqué au-dessous de zéro et j'ai pensé qu'on ne pouvait pas rester sans rien faire. Quand j'ai demandé à mes parents de signer les papiers, ils sont tombés des nues. J'ai tenté de leur expliquer. J'ai dit que ce n'était pas la mer à boire, qu'il faudrait juste se serrer un peu jusqu'au printemps. L'appartement est grand, on pouvait facilement loger une famille dans le salon et une autre dans le bureau. Il faudrait aussi les nourrir, mais j'allais m'en occuper. Ce n'est pas sorcier de préparer à manger pour des réfugiés. Ils ont tellement manqué qu'un bol de bouillon suffit à les rassasier.

J'ai ajouté qu'il faudrait par contre vider le bureau, et c'est là que mon père a explosé. Mon père n'est pas du genre à s'opposer normalement. Il est plutôt du genre à fuir devant le moindre orage. Sauf quand il est question de son antre. Son ordinateur, sa webcam et ses centaines de jeux vidéo.

– Je travaille douze heures par jour, je suis tout le temps épuisé, dépassé, et toi tu veux qu'on loge une famille de Serbes, de Kosovars ou de je ne sais quoi? Dans mon bureau, en plus? Dans le seul endroit où je peux me détendre? Mais sur quelle planète vis-tu, ma pauvre Dinah??

Je n'ai pas répondu. Je n'ai pas dit qu'il serait moins fatigué s'il ne restait pas jusque tard devant son écran. Qu'il serait mieux informé s'il écoutait les informations, plutôt que d'user ses nuits à abattre des nazis ou des elfes du chaos. J'ai jeté l'éponge, parce que j'ai vu que maman s'était encore évanouie sur le sofa.

J'espère cette fois qu'elle va tenir le coup. Et qu'elle va avoir le courage d'accepter mon petit frère. Je sens qu'il peut l'aider. Il est là contre moi, on arrive au terminus, et je sens qu'avec lui elle peut guérir.

Tout doucement, il se réveille. Il se frotte les yeux et je retiens mon souffle. Son regard parcourt la rame de métro avant d'échouer sur moi. Il ne bouge pas, il ne dit rien. Puis, après un long moment, il sourit. C'est un sourire timide, mais il me sauve de l'asphyxie.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

Là-bas

Pyromane

Où es-tu Britannicus ?

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mai 2019

ISBN 978-2-211-30399-6